

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRE COLOMER
123, rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an... 80 fr.	Trois mois... 28 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr.	Un an... 112 fr.
Chèque postal L'entente 656-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Réalisations

L'âme anarchiste est inquiète. Autrement dit, un certain malaise existe dans l'esprit d'un grand nombre de militants. Plusieurs se demandent s'ils sont dans la bonne voie ; certains veulent « réviser » la doctrine. A presque tous, il semble qu'il manque quelque chose.

Nos critiques contre bolchevistes et autres politiciens portent certes leurs fruits. Elles tarrent la route à d'effrontés arrivistes, elles éclairent le peuple. Mais notre force spécifique (nos groupes, nos organisations, notre presse, etc...) y gagne-t-elle ? On est en droit de se le demander.

Si nous mettons à l'époque de Bakounine le commencement du mouvement anarchiste, cela fait cinquante ans que nos militants en mettent un coup ; notre propagande fut incontestablement une des plus actives. L'ardeur et le désintéressement des anarchistes n'ont été atteints par aucun autre parti. Malgré tout cet immense effort, il nous faut bien constater, pour être sincères, que les résultats spécifiquement anarchistes sont bien maigres. Nous n'avons pas progressé et, surtout en ce moment, nous ne surprenons pas comme nous aurions dû et devrions le faire.

Il y a là une ou plusieurs causes, et c'est ce qui produit le malaise de notre mouvement.

Pourt-il « réviser » l'anarchisme ? Pour ma part, je dis non. Jamais comme à l'heure actuelle, les événements ne sont venus confirmer avec autant de puissance notre position contre l'autorité sous toutes ses formes, et spécialement l'Etat, sous quelque étiquette qu'il se présente.

L'étude consciencieuse et positive de la vie sociale, sous tous ses aspects, nous renforce continuellement dans cette opinion que, seules les méthodes de liberté et de libre association sont opérantes, capables de résoudre la question sociale, de diminuer et anéantir les sources du mal social.

Or donc, pas de révisionisme de ce qu'on appelle les principes. Au contraire, renforçons-les par les constatations coordonnées d'une manière scientifique de ce qui se déroule autour de nous.

A la lumière des faits, beaucoup plus qu'à la suite de dissertations d'allure métaphysique, l'anarchie apparaîtra comme le seul idéal, l'unique but auquel doit tendre l'humanité dans sa marche vers le bien-être et la liberté.

Côté critique, nous n'avons rien à retrancher ni à transformer. Religion, patriotisme, propriété, croyances en la politique, en l'Etat sauveur, nous devons continuer à saper tout cela sans pitié ! Pour que l'humanité marche de l'avant, il faut abattre les obstacles qui barrent la route.

Côté pratique, maintenant. Que substituer à la société actuelle, encore pleine de l'héritage des antiques esclavages ? Nous sommes plus mal placés. Comme je l'indiquais dans mon dernier article, il est difficile, impossible même, de bâtir jusqu'en ses détails une société future. Ce serait d'ailleurs une atteinte — contraire à nos principes — à la libre initiative des générations futures. Le mode d'organisation économique doit d'ailleurs varier avec la technologie de l'époque, avec la répartition géographique des moyens de production, avec les progrès des moyens de transport.

Est-ce à dire que nous devons avouer une impuissance de méthode constructive, nous bornant à constater que les autres sont aussi handicapés que nous sur ce terrain ? Que non pas ! J'estime, au contraire, qu'une esquisse de société basée sur l'association libre, sur le fédéralisme, sur une organisation sociale englobant les syndicats, les coopératives, les groupements divers de production, d'art, etc..., est chose très faisable, très logique et relativement pratique. Nous possédons ces éléments ; il nous suffit de nous mettre à l'œuvre, et j'approuve fort les essais sincères des camarades qui se voient en ce moment à dissiper le vague planant sur ces questions.

Mais, encore une fois, nos adversaires sont plus mal placés que nous à ce propos ; ils n'apportent rien du tout, eux. Ce n'est donc pas cela qui est la véritable cause du piétinement sur place où nous sommes en ce moment.

A mon avis, il provient bien plutôt de nos méthodes pratiques de propagande et d'action. Il provient surtout de notre non-désir de chercher à réaliser, dans la mesure du possible, tout ou partie de

nos conceptions. Notre point faible est là, pas ailleurs.

L'attraction de certains éléments sincères, quoique non clairvoyants, vers le Parti communiste, provient de ce qu'on leur a fait croire, par un bourrage de crânes intensif, peu scrupuleux sur les moyens, mais enfin on leur a fait croire que le Parti bolcheviste de Russie avait réalisé quelque chose de bas. Les faits accumulés, répétés, finiront par dessiller les yeux, par détacher les fidèles, les uns après les autres, mais il n'est pas bien sûr qu'ils viendront à nous, parce que nous n'avons pas de méthodes de réalisation.

Pour les socialistes, mêmes réflexions. Les politiciens S. F. I. O., ou même radicaux-socialistes, accapant pour eux l'honneur des résultats de l'action ouvrière de ces quarante dernières années. Il faut croire que c'est grâce à eux que certaines améliorations furent obtenues. Et puis, ils furent des « as » quand il s'agit de mettre la main sur les œuvres des ouvriers : coopératives, associations de production, syndicats, etc... Leur nombre est petit ; ils n'ont plus guère d'adeptes ; ils ont perdu la confiance des militants ouvriers, mais nous ne saurions mésestimer leur force matérielle, qui est plus grande que beaucoup d'entre nous ne le pensent, et qui explique leurs succès politiques.

Depuis cinquante années que des anarchistes militent, où sont nos réalisations ? Où sont nos milieux libertaires ? Où sont nos associations de camarades se groupant pour le travail, pour vivre indépendants, sans exploiter personne ? Où sont nos imprimeries, nous permettant de faire vivre notre presse ? Où sont nos bibliothèques, nos maisons du peuple, nos foyers d'éducation et de propagande fixes, stables, durables, qui laissent passer les époques de découragement, mais restent toujours là pour accueillir les enfants prodiges à leur retour, ou pour repartir vers un nouvel essor ?

Je pose la question, mais je n'attends point de réponse. Elle est dans l'esprit de tous.

Aussi bien pour échapper à l'ambiance maudite de la société actuelle, pour vivre un peu mieux, un peu plus librement et sans exploiter personne, que pour donner des exemples vivants et tangibles aux masses tenues sous le joug, n'aurions-nous pas dû orienter partie de nos efforts de ce côté.

Prouver qu'on peut vivre en camaraderie, trouver l'indépendance relative immédiate, être plus à même de faire de la propagande, servir d'exemple, n'est-ce pas là quelque chose qui devrait nous attirer plus que nous ne l'avons été ?

Où, je sais. Des exemples malheureux de colonies ! Cela ne prouve rien. On a voulu être trop absolu ; on a négligé la question de capacité, d'accoutumance au milieu, on a ouvert les portes à des indignes, autant de causes d'impossibilités.

Et puis, il y a eu ce courant qui se dénommait individualiste, cette panacée de la culture du « Moi », cette poussée vers un scientisme souvent ridicule, qui a détourné nombre d'activités dans une voie qui n'était qu'une impasse. Sous prétexte que le mot « Société » ne représentait rien qu'une idée métaphysique, on a créé une autre entité aussi vide de sens, aussi métaphysique, aussi antisocialiste, celle du Moi, sans s'apercevoir que le Moi, pris au point de vue cérébral, intellectuel ou moral, au point de vue psychologique, en un mot, n'existe que très relativement.

Cet article n'est pas fait pour polémiquer sur ce point. J'y reviendrai s'il est nécessaire. Je veux simplement signaler que ce fut une des causes qui empêchèrent l'anarchisme de tenter des réalisations.

Nous employons trop nos activités à des discussions très secondaires, nous séparons trop notre vie privée de notre vie publique, nous ne tentons pas assez de nous organiser — dans la mesure du possible — pour nous permettre de vivre le plus qu'il nous sera possible, suivant nos conceptions, pour asseoir notre propagande sur des bases solides et durables.

Je crois que c'est là non pas l'unique, mais l'une des principales causes du malaise qui pèse sur l'anarchisme. Je voulais le signaler, et en même temps attirer l'attention sur les multiples moyens de réalisation et de propagande qui s'offrent à nous, si nous voulons être plus pratiques.

Georges BASTIEN.

Condamnation odieuse

Le 9 décembre 1915, le conseil de guerre de la 23^e division avait condamné le caporal Pioch et le soldat Jean Lemeunier, du 136^e régiment d'infanterie, pour désertion devant l'ennemi à la peine de mort, par contumace.

A la fin des hostilités, Pioch resta en Allemagne, mais Lemeunier rentra en France, où il rejoignit sa femme et ses enfants à Paris. Il fut arrêté et comparu hier devant le conseil de guerre de la 12^e région. Il a déclaré qu'il avait déserté sous l'influence du cafard. Le conseil de guerre, à l'unanimité, l'a condamné à la peine de mort.

Sous le règne du Bloc des Gauches dont certains députés ont été élus grâce à leur campagne sur l'amnistie et à celle sur l'abolition des Conseils de guerre, un homme dont le « crime » est d'avoir déserté il y a neuf années est condamné à la peine de mort cinq années après la fin de la guerre.

C'est monstrueux et ce jugement scandaleux doit soulever de dégoût l'électeur sincère de gauche le plus endurci.

Mais tout de suite une question se pose : Lemeunier va-t-il être envoyé au poteau d'exécution ?

Ce n'est pas possible et nous n'allons pas être seuls à crier : « Assassins ! Vous ne consommerez point jusqu'au bout votre abominable forfait. »

Comme sous Le Trocquer

DERAILLEMENT

Limoges, 22 juillet. — Ce matin, sur la ligne Paris-Toulouse, entre les stations de La Jonchère et d'Ambazac, un train de marchandises a déraillé. Vingt wagons se sont couchés sur le remblai. Les dégâts sont très importants.

Par suite du transbordement des voyageurs, les trains ont subi des retards de plusieurs heures.

UN ACCIDENT EN GARE D'ORLÉANS

Orléans, 22 juillet. — L'express de Paris, entrant en gare d'Orléans en assez grande vitesse, ce matin à neuf heures et demie, est venu démolir un bûtoir du quai.

Dans le choc, six voyageurs ont été blessés. Une dame est assez grièvement atteinte. Conduits à l'infirmerie de la gare, les blessés ont reçu les soins que nécessitait leur état.

Une enquête est ouverte pour établir les responsabilités.

TAMPONNEMENT DANS UNE GARE

Montpellier, 22 juillet. — En gare de Lunel, près Montpellier, par suite d'une erreur d'aiguillage, le rapide de Paris a tamponné, ce matin, un train de matériel de gare. Une vingtaine de voyageurs, parmi lesquels deux postiers, ont été blessés, mais sans gravité apparente.

Les dégâts matériels sont importants.

LE FAIT DU JOUR

Rien ne va plus !

Les « hommes de progrès » devaient faire merveille. Herriot et Mac Donald, avec des sourires engageants, avaient promis à leurs peuples, parmi la fumée accueillante des pipes, le règlement de tous les comptes de la guerre, la liquidation du passé de haine internationale et les prémices de la bonne Paix démocratique pour tous les peuples d'Europe.

C'est pour cela qu'ils s'étaient réunis à Londres.

Voilà la fameuse fiche, rien ne va plus. Tout est rompu, mon gendre. L'« Embrassons-nous, Folleville » n'a plus lieu d'être. La réunion plénière des puissances, qui devait avoir lieu hier, est ajournée.

Et pourquoi cela ?

Les banquiers anglo-américains ont mis le « hold ! ». Sollicités pour un prêt de 800 millions de marks-or, ils interviennent dans la vie des peuples : « Voici nos gros sous, faites ce que nous voulons. »

Et les pantins de la politique interrompent leur gesticulation. Herriot, tout comme un Poincaré, Mac Donald, tout comme un Baldwin, malgré leur phraséologie socialisante, n'ont plus rien à dire.

« Pas d'argent, pas de Suisse. » Nos politiciens s'arrêtent de crâner. Les hommes d'Etat sont en un fichu état. Ils n'ont plus aucun ressort ; flasques, leurs bustes retombent sur leurs bedaines, en attendant que les maîtres de l'or tirent à nouveau leurs ficelles.

Allons, les gars du Travail, les prolétaires, producteurs, crève la fameuse société actuelle, emparez-vous des biens qui vous appartiennent, abolissez le Capital, soyez la force économique du Monde, et toutes les sommités de la Politique, tous les « maîtres » du Parlement et de la diplomatie resteront dans ce même état d'impuissance avachie, sans force et sans vie.

Supprimez l'Argent et vous assassinez bien plus sûrement les hommes d'Etat qu'en leur tirant des balles de revolver dans la peau.

A PROPOS DE TOUS CEUX QU'ON OUBLIE, EN EXIL, EN PRISON ET DANS LES BAGNES CIVILS ET MILITAIRES

Une enquête chez des syndicalistes

Est-il bien vrai que les travailleurs révolutionnaires sont indifférents à la cause de l'amnistie intégrale ?

Est-il possible que le monde ouvrier laisse passer à portée de sa main, l'occasion d'obliger les dirigeants à faire un geste libérateur et réparateur à l'égard des milliers et des milliers de déserteurs, d'insoumis, d'enfermés et de bagnards ?

Personnellement je pense le contraire, je crois même qu'une seule étincelle serait capable de mettre le feu aux poudres, c'est-à-dire que le tempérament révolutionnaire qui sommeille dans le cœur des ouvriers, faite d'entente, de confiance, dans l'action quotidienne, serait capable d'éclater spontanément si un aliment puissant était capable d'animer leur foi.

A ce sujet, j'ai voulu en avoir le cœur net et contrairement aux habitudes journalistiques, j'ai posé la question brûlante d'actualité non pas aux as de la littérature, qui trop souvent se dégonflent comme des baudruches, mais à des camarades ouvriers, les plus proches de moi, ceux avec lesquels je travaille et je vis.

Certes, je regrette de manier mieux le marteau que la plume, et d'être fâché avec la syntaxe, mais que les lecteurs du *Libertaire* m'excusent, je me hasarde et si mon reportage bienveillant n'est pas parfait, il aura l'avantage d'être sincère, dans le but unique d'être utile à tous les gueux, victimes du capitalisme.

Tout d'abord comme l'on dit, à tout seigneur tout honneur : C'est en pensant ainsi que je me suis dirigé avenue de Saint-Ouen afin de poser la question au secrétaire des charpentiers en fer de la Seine, le camarade A. Reitzer. Sans difficultés je le déniché au rendez-vous, et ma foi je ne pouvais mieux tomber, car il était en compagnie de l'ami Lucien, un rescapé des bagnes militaires qui conserve dans son cœur une haine vivace contre ses ex-bourreaux.

— Peux-tu, camarade Reitzer, me dire ce que tu penses de l'amnistie votée au parlement ?

Mon secrétaire me répond fougueusement :

— L'amnistie, ah ! l'amnistie, mais c'est une formidable comédie, qui tend simplement à dorer la pilule aux électeurs.

« Les dirigeants sont des bêtes fauves. A la place du cœur ils ont des pierres, car leurs restrictions dans leurs amnisties sont inexplicables ; du reste, les trois quarts de ceux qui bénéficieraient de l'amnistie, sont en liberté, on ne peut en dire autant de ceux que l'on oublie. »

Crois-tu, mon cher Reitzer, qu'il soit nécessaire d'entreprendre une formidable agitation ?

— Ecoute bien, me dit-il, j'ai souffert des mois et des mois dans les enfers militaires et je suis d'une corporation qui a de nombreux membres qui resteront exilés, bannis, enfermés et qui ne seront pas amnistiés. J'estime, ajoute-t-il énergiquement, être l'interprète de tous mes camarades en déclarant qu'il faut absolument que le syndicalisme prenne position. Pour mon compte personnel, je suis prêt à toute action.

— Et toi, ami Lucien, qu'en penses-tu ?

— Ah ! malheur, je ne peux pas le dire, mais crois-moi, il faut foutre la frousse aux lous ; sans cela rien de fait.

Et sur ce nous trinquons et je file dare-dare connaître l'opinion du grand argentier, notre camarade E. Toussaint, comme qui dirait le ministre des Finances du syndicat unique du Bâtiment de la Seine.

Toussaint est un pète sec. Il n'y va pas par quatre chemins.

— Tout, entends-tu, mais tout doit être tenté pour que l'amnistie soit étendue à tous les déserteurs, à tous les insoumis, à tous les condamnés pour voies de faits qualifiés crimes ; personne ne doit être excepté, toutes les victimes des conseils de guerre, des cours martiales et des lois sociales doivent devenir libres.

« Quant aux moyens d'action à employer me dit-il, ils sont nombreux et tous à la portée de chaque militant. »

« Du reste, ajoute-t-il, comme conclusion, les syndicats vont dire leur mot. »

Toussaint qui n'aime pas perdre son temps, me tend la main, chaleureusement. Il a confiance lui, en l'action seule. Pouvais-je terminer ma randonnée sans pousser une pointe jusqu'au Combat. Oui, là, j'étais certain de rencontrer le bolcheux, ou mieux, notre camarade, mon camarade B. Vallet.

Je lui pose brusquement la question :

— Et l'amnistie, qu'en penses-tu ?

Baptiste réfléchit une minute, et me répond à son tour franchement, durement.

— L'amnistie qui vient d'être votée est digne de la mentalité des travailleurs. Si au lieu de se manger le nez, les syndicalistes des deux C.G.T. de toutes tendances, autonomes compris, s'étaient entendus, l'amnistie intégrale serait chose acquise.

— Alors quoi, mon ami, faut-il désespérer ?

— Ah ! non, me répondit-il, il faut au

contraire espérer, sous conditions de faire le rappel de toutes les bonnes volontés et énergies révolutionnaires.

« Alors, pourront être libérées toutes les victimes qui gémissent dans les prisons et les bagnes, tels, pour ne citer que quelques exemples, Law, G. Rolland, Cofin et tant d'autres dont nous ne connaissons pas les noms. »

— Alors, vrai, tu espères ?

Vallet est ému. Il baisse la voix et me déclare comme conclusion : « L'action immédiate pour l'amnistie intégrale doit être entreprise immédiatement par le syndicalisme, cette action servira non seulement la cause immédiate des exilés et des embastillés, mais elle sera peut-être le point de départ de l'Unité Ouvrière qui sera si nécessaire dans les circonstances que nous vivons. »

Baptiste semble content de cette déclaration que j'enregistre scrupuleusement.

Voici mon reportage bienveillant et indépendant terminé, je souhaite qu'il soit utile à la cause de tous ceux qu'on oublie.

J'estime cependant comme conclusion que l'amnistie intégrale mérite que tout le prolétariat, que tous les syndicats, que tous les révolutionnaires, que tous les hommes libres fassent éclater leurs protestations à tous les échos.

Quant à moi je persiste à croire qu'il faudra revenir à certaines vieilles méthodes qui semblent aujourd'hui complètement oubliées.

J.-S. BOUDOUX

La Russie vue par un social-réformiste

Voici la conclusion de la série d'articles sur la Russie publiée par M. Selvais dans *Le Soir* de Bruxelles, organe social-réformiste. Nos lecteurs y trouveront une fois encore la preuve que la Russie tend de plus en plus à devenir un pays comme les autres, où le capitalisme trône en vainqueur :

« A mesure que mes yeux scrutaient tous les petits détails par quoi se manifeste la vie, mes idées préconçues s'étaient bouleversées, et une impression générale se formait : la Russie ressuscite lentement, se vêtiment qui la couvre est peut-être encore un linéol, mais la vie frémit sous la toile. »

« La faillite économique des doctrines communistes pures est connue et incontestée. « Nous avons subi une grave défaite sur le « terrain économique » disait Lénine en 1921, pour justifier la nouvelle politique économique, la « Nep ». Cette « Nep » c'est, suivant l'expression des Russes, le déclassement de l'initiative individuelle de l'initiative personnelle. »

« Oh, la liberté communiste est loin d'être le régime que nous vivons, mais s'en accommode-t-on en Russie où la dictature n'a fait que remplacer l'autocratie ? C'est ce que je cherchais à savoir en demandant dans les bureaux soviétiques, le nombre et la répartition des patentes en cours, c'est-à-dire le nombre d'organismes en activité. »

« Dans la Fédération soviétique, 32.684 autorisations étaient accordées pour l'ouverture de fabriques et d'ateliers, 13.838 à des comités étatiques, 4.375 à des coopératives, 24.270 à des particuliers pouvant occuper 100 ouvriers au maximum. »

« En dehors de la vente sur les marchés et dans les rues, — commerce très répandu — 154.106 magasins se sont ouverts : 19.596 par l'Etat, 34.697 par les coopératives, et 99.956 par des particuliers. »

« Pour Moscou seulement, les chiffres sont : fabriques et ateliers de l'Etat 278, coopératives 85, privés 1.089 ; total, 1.462. »

« Magasins de l'Etat 458, coopératives 433, privés 7.543 ; total, 8.439. »

« Outre cela, il a été constitué entre les institutions d'Etat russes et des capitalistes étrangers, 20 sociétés par actions, dont au moins 5 russo-allemandes, 2 russo-anglaises, 2 russo-américaines, 2 russo-autrichiennes, 1 russo-hollandaise, 1 russo-persane et 1 russo-turque. »

« Sans doute c'est insuffisant pour introduire l'aisance et le luxe dans les masses populaires, mais cette cellule de vie industrielle et commerciale, qui a déjà ramené une certaine organisation, va-t-elle mourir ? L'évolution ne la conduit-elle pas, au contraire ? »

« Il est bon que nous ne nous désintéressions pas de l'évolution russe. »

« De nombreuses remarques m'ont fait croire que le bolchevisme fut secondé par le péril national extérieur et le chauvinisme. Il faut entendre l'accent de fierté des communistes quand ils disent : « Sous le tsarisme, il n'y avait que des étrangers »

qui commandaient en Russie ! Cette année, nous avons agrandi le réseau des tramways de Moscou de 24 kilomètres, avec des ingénieurs et des ouvriers russes, et du matériel russe. Nous comptons construire en 1924, 80 kilomètres de voies et des nouvelles voitures. »

« Mais ce chauvinisme garde quelque trace de l'influence française, et j'ai pu constater à maintes reprises que, tout en aidant l'Allemagne, les communistes savent faire une distinction entre leurs sympathies et leurs manœuvres. »

« M. Poincaré fut officiellement combattu avec violence. Mais malgré cela, la France se présente toujours, pour la majorité des Russes, comme une nation aimée, et la Belgique partage cette sympathie. Ce n'est pas sans émotion que je me rappelle ce vivant poussé par une gaminie de Vorkessensky, après quelques mots que j'avais adressés, en français, à son institutrice : « Salut aux enfants de France et de Belgique ! »

« D'une façon générale, la Russie n'a pas besoin de nos produits ; il ne faut guère espérer vendre aux Russes, trop pauvres pour la plupart. »

« Mais plus que tout autre, notre pays aurait grand intérêt à ne pas laisser les étrangers exercer seuls leur influence dans la reconstitution de la vie économique de la Russie. »

Si c'est vrai, c'est bien triste

Chalon-sur-Saône, 22 juillet. — Jean Lauvernier, 36 ans, manoeuvre au dépôt du P.-L.-M., à Paray-le-Monial, et Lafort, dit « Chapuzot », 29 ans, étaient divisés sur la question politique. Lauvernier était communiste et Lafort socialiste S. F. I. O. A différentes reprises, ils avaient eu des discussions sur les questions des salaires, de la loi de huit heures, des cheminots, etc...

Le 5 mai, les deux hommes se trouvaient dans un café de Paray. Une nouvelle querelle surgit entre eux. Elle se prolongea dans la rue. Tout à coup Lauvernier, prenant son revolver, tira sur Lafort qui, ayant reçu la balle dans le ventre, succomba peu après.

Lauvernier prétend avoir agi en état de légitime défense. Mais l'instruction paraît avoir établi la préméditation, car avant le crime le meurtrier avait dit :

« — Je ferais son affaire à Lafort, dont je veux débarrasser Paray. »

Traduit devant le jury de Saône-et-Loire, Lauvernier a été condamné à dix ans de travaux forcés, dix ans d'interdiction de séjour et 20.000 francs de dommages-intérêts envers la mère de Lafort. — (Radio.) Et voilà deux pauvres malheureux enlevés, sans grande raison, du nombre des vivants.

La comédie de Londres

Il apparaît par les discussions auxquelles furent mêlés, dans la journée d'hier, les représentants des banques anglaises et américaines, que les banquiers américains ou anglais ne sont pas satisfaits des garanties offertes par le Protocole élaboré le 19 juillet par le premier comité. Les articles 3 et 4 de ce protocole ne leur donnent pas satisfaction, et nous croyons savoir de source autorisée que si une réunion plénière de la Conférence venait à avoir lieu avant que cette délicate question soit réglée, les représentants de la finance internationale intéressés aux emprunts allemands trouveraient le moyen d'y faire comprendre clairement leurs points de vue. Cependant, malgré les difficultés, les diplomates cherchent un terrain d'entente.

M. Theunis propose une thèse transactionnelle, et a dîné hier au soir avec les représentants américains pour tenter de la faire accepter.

Voici sa proposition :

« Le Comité d'Experts, dit « Comité Daves », demeurerait un organisme permanent et ce Comité pourrait être réuni, si besoin était, pour être entendu par la Commission des Réparations, avant que celle-ci se prononce sur les manquements allemands. »

« Ceci ne léserait pas le traité de Versailles, puisque le paragraphe 7 de l'annexe 2 à la partie VIII du Traité permet à la C. D. R. de s'adjoindre des compétences ultérieures, et que le Comité Daves fut d'ailleurs, en quelque sorte, sa création. »

M. Herriot, qui assistait cet après-midi, chez M. Snowden, chancelier de l'Échiquier, à la réunion des ministres des finances alliés, marqua de forte manière, devant M. Lamont, de la Banque Morgan, que la France ne pouvait aller au delà. Les dispositions personnelles de M. Lamont ne sont pas en cause, et l'on comprend que les banques américaines veulent avoir les meilleures conditions pour leurs clients qui souscriront à l'emprunt de 800 millions de marks or.

Il est d'ailleurs permis de croire, ce soir, que M. Lamont commence à comprendre que, même en cas de sanctions collectives ou individuelles, tous les droits des porteurs de l'emprunt seront sauvegardés.

avant l'affirmation faite par la France de l'intégrité de sa sécurité nationale, et devant les efforts de M. Theunis, on espère que l'amendement proposé à l'article 3 du protocole politique sera agréé ce matin.

A moins, naturellement, que de nouvelles difficultés ne surgissent.

PETITE CORRESPONDANCE

Karl Gruth est prié de rappeler son adresse à Férard.

Camarade musicien désireux d'entrer en relations avec camarade violoniste, mandoliniste ou guitariste habitant Lyon ou région lyonnaise. Ecrire à Claudius Derivieux, 19, avenue Jean-Jaurès, à Oullins (Rhône).

Château, à Tours. — Faites réclamation à la poste. Le journal est envoyé régulièrement.

Autran, à Nice. — Ton abonnement finira le 31 octobre.

Au Trésorier du Comité Bonomini. — Veuillez lui m'apporter la lettre que je t'ai donnée d'Orlando ? J'en ai besoin pour toucher le chèque. — Reimeringer.

Tortelli. — L'oréal n'a pas reçu ta lettre.

LES CONTES DU "LIBERTAIRE"

LES TUEURS DE RÊVES...

Sous la clarté d'une lampe lamisée de bleu dans la chambre où l'on percevait seulement la respiration de la toute petite Sylvie, endormie dans son berceau blanc, Jacques Sylvain songeait à Suzanne. Il était tard, onze heures, au loin, avaient sonné tristement dans la nuit. La compagne de sa vie et la sœur de ses pensées allaient bientôt rentrer, car elle quittait vers la demie de dix heures le quotidien du soir où l'employait comme secrétaire, à la section des dépêches.

Jacques Sylvain, poète inconnu, mais d'un lyrisme qui ne se décourageait point, laissait courir le Pégase de son imagination, devant sa table de travail, le front dans les mains, et parfois, d'un mouvement brusque, se levait pour aller vers la porte, croyant avoir entendu un pas dans l'escalier.

Il maudissait la destinée qui l'empêchait d'écrire près de son amie des vers aimants simples et doux, qu'elle aurait lus. « Elle n'est pas là, pensait-il, je ne puis unir ma pensée à la page où les mots s'acheminent trop lentement. Mon âme est absente et court vers elle, car elle est mon plus cher poème, la strophe ardente éclosée sous les doigts de mon désir. Elle est le seul chant d'amour que je puisse écrire et réaliser en beauté totale. Elle est l'œuvre espérée, obstinément voulue, que je voyais apparaître, dans les nuits d'ombre, sur l'écran de mes songes. Suzanne est celle que j'ai, dans un rêve ébloui, portée en moi ! L'œuvre humaine d'amour parfait, longtemps murie au soleil de mes pensées... En ses gestes, j'ai concentré ma force et mon élan d'homme ! Les mots et les rythmes secrets de mon être vibrent aux courbes de ses traits. La subtile et limpide harmonie, l'émotion nouvelle et la lente douceur, la grandeur exaltée de mon existence, s'affirment dans ses yeux et se trouvent dans son cœur. Faut-il écrire encore, avant qu'elle arrive ? Les strophes les plus belles seraient ternes, auprès du poème qu'elle réalise. Fermons les yeux. Sylvie dort de son sommeil d'innocence... Revoiyons ma Suzanne. Composons son portrait vivant dans un verbe d'amour passionné, et nous oublierons la blessure de l'absence... Le front de ma Suzanne est d'un mat doré plus clair sur le visage, plus foncé sur le reste du corps surtout aux replis intimes de son être. Ses yeux, d'un vert sombre qui devient noir dans la colère, éclairent un visage rond au nez prononcé sans être trop fort, au front volontaire encadré du casque noir d'une chevelure pareille à l'aile du corbeau. Ses bras sont d'une douceur souple d'antique déesse et ses mains de jolies garçonnets ont cette élégance brune qui se remarque dans certains tableaux du Vinci. Dans l'une, sur la paume on distingue un large grain de beauté. Le buste est une merveille, soutenu par de belles épaules et orné de seins magnifiques, bruns et lourds, semblables aux figues chaudes de l'Orient voluptueux. Le bassin est une amphore parfaite de grès doré où met une tache plus claire un ancien coup de bistouri. Les cuisses et les jambes, qui vont en s'évasant ont la sveltesse fine de celles des chrétiens espagnols. Les pieds ont de beaux doigts préhensifs et l'un d'eux le petit, se soulève sur son voisin d'un air de révolte. L'ensemble de ma Suzanne est d'une mâle finesse, légèrement penché, avec un balancement harmonieux. Son visage mélancolique a les sautes du temps de mars. Il s'ensuivrait brusquement, après un orage imprévu. Son sourire à la jeune fraîcheur d'un frisson d'eau sous la mousse... Elle va venir... Oh ! j'attends son baiser qui me ressuscite et m'inspire ! J'aime ma Suzanne plus que ma vie ! »

Celui dont chantait ainsi la muse intérieure était un homme d'environ trente-cinq ans, dont l'aspect révélait tout de suite un « voyageur du rêve et un chercheur de rythmes ». De taille moyenne, un front large, des cheveux bruns gris aux tempes, des yeux marrons brillants, d'une expression pensive, un nez fort, une bouche faite pour l'éloquence du verbe, de petites mains aux gestes précis, il évoquait assez bien une de ces effigies antiques qu'on voit à la Maison Carrée et qui représentent des consuls ou des légionnaires de Rome.

Jacques Sylvain avait l'âme destinée des intelligences de finesse, poursuivies par les Erynnies de la malchance, qui sont nées dans une époque draconienne où l'esprit de géométrie se double d'une conception brutale de la vie humaine. Maintenant, une lueur de joie glissait dans la mansarde de sa vie, l'espoir luisait comme un brin de paille dans sa pauvreté quotidienne. Il avait rencontré Suzanne, et l'amour désintéressé de cette ardente compagne avait bien voulu se charger de la petite Sylvie, orpheline de sa maman, que Sylvain avait, envers et contre le sort, gardée avec lui et protégée comme il avait pu, car ce cœur de poète avait pour cet enfant de trois ans un cœur véritable de père aimant...

Il venait, pour la dixième fois, de coller son oreille à la porte, lorsque enfin il comprit, au son et à l'allure de son pas, que c'était elle ! Elle entra, comme de coutume, avec son sourire un peu mélancolique, et embrassa son ami, après avoir déposé des journaux sur la table. Comme elle lui reprochait son air soucieux, il lui répondit par une carresse, et ils s'approchèrent tous les deux du berceau de Sylvie pour remettre en place une couverture brusquement rejetée par les petits pieds de l'enfant.

Durant quelques minutes, ils parlèrent des menus incidents de la journée et se concertèrent, amicalement, pour trouver de nouveaux moyens de défense contre la difficulté toujours croissante de la vie... Puis, comme il faisait très doux, et que l'amour savait toujours les divertir à temps des ennuis matériels, ils se couchèrent, après avoir éteint la lampe. Maintenant, il faisait très noir, et il effleurait doucement des lèvres chères, sans parler, car il ne voulait pas troubler l'adorable volupté du silence. Il goûtait, en artiste, une heure fugitive où la passion les froit de son aile sombre...

Dans le sommeil qui suivit en moments enchanteurs, Jacques fit un rêve, dont il se souvint ensuite avec émotion. Il se retrouva tout à coup à l'époque de sa toute jeunesse. C'était dans une chambre aux murs blanchis à la chaux, au plafond de bois garni de poutrelles, où pouvait s'accrocher le nid des arondes voyageuses. C'était par un beau matin de clarté, il s'éveillait aux chansons des oiseaux, pour respirer l'air pur qui montait de la vallée, et pour voir le dôme vert des châtaigniers murmurants. Il ouvrait sa fenêtre aux tout petits carreaux sur les coteaux brumeux, sur la lande violette. Un merle, galement, sifflait au creux d'un vieux ormeau. Mais, près des saules gris penchés au bord d'une onde transparente, c'était sa mère qu'il voyait s'avancer, tout au fond du décor de ce songe... Elle lui disait : « Que vois-tu dans la ville où tu vis, si loin de moi ? Une place, une rue, des autos monstrueuses ! Et quelle est la couleur du ciel que les toitures cachent à tes regards ? Dis, mon enfant, quel est ton émoi devant le défilé d'une foule imbécile ? Tu vois des mannequins, des maisons géantes, des murs muets ! Comment aimeras-tu le cœur triste de ces villes d'enfer ? Ici, tu le sais bien, c'est la splendeur des pays enchantés ! Viens dans ces bois suivre la jeunesse ! »

Jacques s'éveilla. Au loin, quatre heures sonnaient. Il écouta le sommeil paisible de Suzanne et de Sylvie. Mais, il ne savait pourquoi, son cœur battait, il était inquiet, agité par une sorte de pressentiment. On aurait dit qu'il sentait rôder autour de son bonheur fragile ce loup dévorant qu'on appelle le malheur...

« — Les quakers quem devorēt » murmurait-il.

Il n'était pas loin de se montrer qui rôde autour de nous, et dont on pressent l'aile noire qui frôle nos toits dans la nuit.

A cinq heures, à l'aube, on frappait à la porte, et deux hommes venaient arrêter Jacques. La petite Sylvie, innocente, continuait de dormir paisiblement. Suzanne, réveillée en sursaut, tremblante, affolée, aidait son ami qui ne savait plus où trouver ses vêtements... Les policiers refusaient toute explication... Il fallait les suivre, voilà tout.

« — Mais qu'as-tu fait, mon Jacques, qu'as-tu fait ? »

« — Rien, je t'assure, je n'y comprends rien... »

« — Tu vas vite nous revenir... »

« — Je vais revenir, mon amour, prends soin de notre petite... »

Ce fut sa dernière parole. Elle pleurait. Il suivit les deux hommes sans mot dire, dans l'escalier à peine éclairé par le jour naissant...

Guy SAINT-FAL.

Un fameux vautour

Dans notre cité ouvrière de Pantin, il existe un proboc mercanti qui possède un immeuble, au 46 de l'avenue Jean-Jaurès. Le sieur Chiroux, boucher, qui tient un échouoir aux abattoirs de la Villette, peut être classé comme un vautour d'une rapacité extraordinaire. D'abord, il a augmenté les loyers de ses locaux dans des proportions dépassant les cadres de la loi ; les logements de cet immeuble sont insalubres, et le confort minimum exigible n'existe absolument pas.

Les mansardes humides sont augmentées de 85 0/0, plus les charges. Il existe dans le bâtiment du milieu un water-closet et une fontaine pour vingt-six personnes ; dans le troisième bâtiment c'est la même chose.

Ayant fait expulser des locataires pour établir un garage d'autos, Chiroux fut obligé de surélever d'un étage pour remplacer les locaux affectés à ce garage. En conséquence il se croit le droit de porter les locaux remplacés de 420 à 1.100 francs.

Le concierge de l'immeuble est un brave cheminot habitant un rez-de-chaussée si humide que le service de la salubrité a donné les ordres nécessaires pour rendre sa loge un peu plus habitable. Ces travaux n'ont jamais été exécutés.

D'autre part, le cheminot, pour sauvegarder la santé de son enfant qui a contracté dans ce local infect les germes de la tuberculose, se décida à occuper un logement libre dans l'immeuble de notre vautour. A noter que notre malheureux camarade a à sa charge une vieille parente aveugle, âgée de 82 ans. C'est alors que le Chiroux montra de quoi il était capable : il vint, lui-même, enlever les portes et les fenêtres de ce local.

La Fédération des Locataires, prévenue, fit appel à ses membres, et une manifestation grandiose se déroula pendant deux heures dans l'immeuble où le vautour féroc fut sérieusement conspué.

Il est probable que de nouvelles démonstrations auront lieu prochainement, jusqu'à ce que ce mercanti devienne un peu plus humain.

Un Récalcitrant.

LEURS DIVIDENDES

UNE EXPLOSION DANS UNE FONDERIE FAIT 22 VICTIMES

Givors, 22 juillet. — Une grave explosion s'est produite à 14 heures à la Compagnie des Hauts Fourneaux de Givors. Le manoeuvre portugais Joachim Ferrero a été tué. Vingt et un ouvriers ont été blessés dont cinq grièvement.

Des ouvriers manoeuvrant avec un verin hydraulique une poche contenant 4.000 kilos de fonte en fusion. Mal équilibrée, cette poche versa une partie de son contenu dans une fosse pleine d'eau. Une déflagration se produisit alors qui fit basculer le reste de la poche dans l'eau et une seconde explosion eut lieu, qui jeta tout le personnel à terre, arracha le toit de l'usine, brisa les vitres des environs, puis détermina un commencement d'incendie.

C'est toujours la même chose. Les grosses compagnies ne songent qu'à leur dividende à empocher et se moquent totalement de leurs ouvriers. S'ils crèvent tant pis... ça ne fait rien, le dividende est sauvé. Ne pourrait-on pas tout de même obliger ces salauds-là à les protéger contre de tels accidents.

Nos Échos

Les bobards de la presse officieuse.

M. Herriot aime beaucoup, paraît-il, les pommes de terre, du moins c'est l'Ere Nouvelle qui nous l'apprend, en même temps qu'elle nous dit que le président du Conseil, invité à la table de M. Mac Donald et marquant sa surprise de ne point se voir servir le tubercule de Parmentier, dont les Anglais font une si grande consommation, s'entendit répondre « qu'une maladie s'était déclarée parmi les pommes de terre de Jersey et que celles-ci sont très rares ».

Il faut qu'elles soient rares, oui, pour qu'un premier ministre anglais ne parvienne à s'en procurer, à moins que l'Ere Nouvelle n'exagère et n'ait point le sens du ridicule en publiant de pareilles sornettes.

Léchage intéressé.

L'Ere Nouvelle ajoute que M. Herriot se console de manquer de son mets préféré en tirant de larges bouffées de sa pipe — sans doute après s'être bien rempli la panse d'autre chose — et « en travaillant d'arrache-pied, comme à son ordinaire ».

L'Ere Nouvelle a encore — ça se voit — des amis, dans le genre de M. Dominique, à-caser.

Ges catholiques français.

Lors de la manifestation de Strasbourg, ces braves Alsaciens catholiques et apostoliques ont voté un ordre du jour dans lequel ils se déclarent « Français de cœur et d'âme et irrédigiblement attachés à jamais à la patrie française ».

Il ne faudrait sans doute pas remonter bien loin dans leur histoire pour retrouver d'autres ordres du jour où ils se déclarent pareillement Allemands de cœur et d'âme et également attachés à la patrie allemande, au Kaiser, à ses pompes et à ses œuvres.

Car il est tellement vrai que le patriotisme se ressemble étrangement partout à la fois que l'on peut le plus naturellement du monde adorer un pays aujourd'hui et proclamer sa fidélité à un autre le lendemain.

Ah ! ces patriotes catholiques, ils nous feront bientôt autant rigoler que les justicaboulistes lutte de classes internationalistes qui foisonnent dans l'armée de la révolution scientifique ! Leurs idées et leurs opinions sont aussi mouvantes que les charlatans politiques dont ils ont fait leurs bergers.

Gaston se réveille.

Le général Tartuffe qui préside aux destinées de notre C. G. T. U., malgré les énormes travaux qui l'accablent, trouve encore le moyen de glisser un œil à travers les rayons pénétrants du soleil moscovite pour apprendre aux lecteurs de la V. O. qu'il voit clair à travers la forêt immense. Son dernier message nous rassure sur les choses qui se passent en Russie. Parmi une prose que nous ne saurions trop recommander à ceux qui ne peuvent trouver le sommeil par ces temps de chaleur où foisonnent les punaises, Jean Brécot nous apprend que les neppmann ne peuvent tenir le coup en face des magasins et des fabriques de l'Etat soviétique. Nous sommes heureux d'enregistrer cette nouvelle ; mais notre Gaston international pourrait-il nous faire savoir à son retour en France comment il se fait que le commerce privé, c'est-à-dire les neppmann, vend ses produits à plus bas prix que le commerce étatisé ?

Sans être trop curieux, nous pourrions être satisfaits d'une déclaration qui nous prouverait par a + b la supériorité du commerce soviétique sur le commerce privé.

Cependant, pour éclairer ce petit problème, nous pensons qu'il faudrait un mathématicien d'une autre taille que notre Brécot.

L'« Humanité » et Botteccchia.

Il faut que les lecteurs de cette feuille en aient une sacrée couche pour ingurgiter dans leur cerveau toutes les bourdes qu'on leur sert quotidiennement. Avant-hier, il y avait pas assez de place dans ce canard pour annoncer que les communistes se refusaient à faire le jeu des entrepreneurs et commerçants sportifs au sujet du Tour de France dont Botteccchia était le vainqueur. Mais un peu plus loin, dans le même numéro, on pouvait lire que le gagnant avait accompli son exploit sur bicyclette « Automoto », et cela en large annonce commerciale. Est-ce que par hasard l'Huma prendrait ses lecteurs pour de parfaits crétins ?

Et ce n'est pas fini. Hier, cet organe qui tient sans doute à faire concurrence au Merle Blanc, à moins qu'il ne veuille devenir le Canard enchaîné et chéri de tous les joyeux garçons de Navarre et du Kremlin, lançait les foudres de son tonnerre contre le fasciste Botteccchia, « exemple de malhonnêteté et de bassesse du professionnalisme sportif ».

Non, mais des fois ! Encenser le champion le lundi et faire de la réclame pour la maison qui l'a lancé, et le mardi vouer ce lui-ci au mépris du prolétariat, il faut, — avouons-le, — que le lecteur ait un coffre solide et une cervelle à toute épreuve pour encaisser et digérer une pillule de cette grosseur.

Leur lutte contre le fascisme.

Il ne se passe pas de jour sans que l'assommoir des masses insère des ordres du jour héroïques et entonne son chant de guerre contre les fascistes. Dernièrement encore, il nous racontait que le P. C. italien, avec un courage mirabolant, tenait seul tête à la réaction. C'est sans doute même pour cela, c'est sans doute pour prouver leur courage et leur valeur que les syndicats communistes viennent d'engager des pourparlers avec les corporations fascistes. Il paraîtrait que cette tactique est celle du front unique. Nous n'en doutons point. Front unique entre fascistes et bolchevistes : c'est tout ce qu'il y a de plus raisonnable, de plus logique, de plus normal dans ces jours où toutes les idées sont désaxées, où le monde est plein de contradictions, où chacun brûle aujourd'hui ce qu'il adorait hier.

Sacrés communistes, sont-ils farceurs

tout de même ! Brailleur contre le fascisme pour faire tressaillir de joie les oies qui les suivent, hurler à gueule déployée contre les assassins du prolétariat et collaborer avec ces gredins tout comme de vulgaires petits-bourgeois, c'est un tour de force que seule l'équipe de la rue Montmartre peut se trouver capable de réaliser.

La Vie des Lettres

« Immortelle Maladie »

Benjamin Péret nous offre un poème : Immortelle Maladie, riche de trouvailles et de notations aigües. On lui reprochera peut-être l'incohérence, mais je ne crois pas que Benjamin Péret ait jamais pensé à être cohérent, sinon avec lui-même.

Des vers exquis assaisonnés d'humour grave :

Où est-il ?
Parmi les étoiles accroupies
ou les minéraux inconnus
qui flambent dans les corolles des fleurs [fatales]

Si je rêvais je pourrais répondre
Il descend du bec de la colombe
ou bien
Il monte les escaliers de neige qui conduit
[sent aux roches soupriantes]

les grands escaliers bénévoles
où vivent les poètes en caoutchouc.

Et ailleurs :

Courir sur un miroir comme un aveugle
et chanter dans l'oreille des dieux
voilà mes désirs d'aujourd'hui...

On pourrait, certes, reprocher quelques détails à Benjamin Péret, mais il est un peu vain de reprocher des détails à un poète...

Belle présentation. Mais j'avoue ne pas très bien comprendre le frontispice de Man Ray.

NOTULES :

Dans le numéro 4 de « Vouloir » (juillet), une lettre à Max Jacob par Joseph Quessel ; un extrait du nouveau livre de René Dunan : « le Prix Lacombe » ; un « Eloge de Jean Epstein », par Paul Myrriam ; des chroniques, par Charles Rochat et Donce-Brisly ; un « Art poétique » d'Henry Poulaille :

Regardez les gens passer.
En quelque endroit que tu sois
Un poème est devant toi
Que tu n'as qu'à retracer...

N'oublions pas un appel véhément : « Face au Barréisme »

« Les « Nouvelles littéraires » nous apprennent que l'élite intellectuelle du pays (?) se propose d'élever sur la colline de Sion-Vaudmont un monument à la mémoire de Maurice Barrès. Ne nous leurrons pas. Il ne s'agit nullement d'une manifestation purement littéraire. Non. Ces messieurs veulent perpétuer : « La Vertu de la Doctrine du Maître et l'Élan de ses Thèmes lyriques ».

« Ils entendent ainsi dresser face à notre volonté de paix et de fraternelle humanité le symbole de leur nationalisme sanguinaire. »

« Un tel acte est une insulte aux mères, aux veuves, aux orphelins des dix millions de victimes de l'ignoble boucherie, un sacrilège à l'égard du sang versé et des blessures mal pansées, une apologie du crime collectif. »

« Un tel acte est un défi lancé par la génération qui prépare la guerre et la chanta à celle qui la subit et en porte encore dans son cœur et dans sa chair les douloureux stigmates. »

Georges VIDAL.

A ROMAINVILLE

Causerie-Conférence

par le camarade Teissier

Jeudi 24 juillet à 20 h. 30, Salle de la Coopérative, place Carnot.

Sujet traité : L'Anarchisme et ses terrains d'action.

Cordiale invitation à tous

Où aller ce soir ?

Cette rubrique n'est pas une affaire de publicité. Quand bien même un directeur de théâtre nous offrirait cent millions pour y annoncer un spectacle pornographique ou les représentations d'une pièce malhonnête pour l'individu, nous ne signalerions pas son établissement.

Mais nous recommandons ici, gratuitement, tous les théâtres où se jouent des œuvres dignes d'être vues.

Théâtres lyriques

OPERA. — 20 heures : Samson et Dalila ; Taglioni chez Musette.

OPERA-COMIQUE. — 20 h. 30 : Werther.

GAITE-LYRIQUE. — 20 h. 45 : Les Vingt-Huit Jours de Clairette.

TRIANON-LYRIQUE. — 20 h. 30 : La Chanson de Fortunio ; Le Lys noir.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 20 h. 15 : Le Médecin malgré lui ; Edipe à Colone (réception du service de seconde).

RENAISSANCE. — 21 heures : La Captive.

NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 45 : Mon Bébé.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 21 heures : Knock ou le Triomphe de la Médecine.

Cabarets artistiques

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Alibessés). — A 21 heures : Les chansonniers Géo Robert, Dornano, Brubach, Line de Tarbes et Louis Loral. Spectacle d'art et d'éducation.

LE PERCHOIR. — 21 heures : Jeux... n'ais quoi.

LE PIERROT NOIR (11, rue Germain-Pilon). — Dracoli et les chansonniers.

LA VACHE ENRAGEE (4, place Constantin Pecqueur). — 20 h. 30 : Veillée d'art ; Maurice Halé et les chansonniers.

LA CHAUMIERE. — 21 heures : Spectacle varié.

VIEND DE PARAÎTRE :

LE COUPLE

par

Victor MARGUERITE

En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e). Prix : 7 fr. 50 francs ; recommandé : 8 fr. 85. Chèque postal M. Jout 520-42.

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

Les rutilantes déclarations de Zinoviev n'émoussent nullement les représentants de la bourgeoisie qui continuent à discuter avec le gouvernement des Soviets, et chaque jour, un nouvel accord intervient entre le vieux capitalisme du monde et le nouveau capitalisme de la Russie rouge.

Les gouvernements bourgeois ne sont pas trompés par la double politique des hommes de Moscou. Ils savent qu'il faut user de démagogie pour asservir les peuples et sont suffisamment rassurés sur les intentions des Soviets.

A Moscou se poursuit le III^e Congrès de l'Internationale Syndicale Rouge, qui vient à la suite du Congrès de l'Internationale Communiste. Des décisions seront prises qui tromperont une fois de plus le prolétariat mondial, et pendant que, sur les tréteaux, l'on est en train d'assommer la « prochaine révolution » à la sauce communiste, MM. Herriot et Tchitcherine échangent des télégrammes de sympathie, et les députés russes à Londres travaillent pour le bien de la nouvelle bourgeoisie et pour les privilèges de la « Russie révolutionnaire ».

Tout s'équilibre. Il existait, paraît-il, des différends entre la Russie et la Turquie, en ce qui concerne les relations commerciales ; ils viennent d'être éliminés, rapporte le correspondant particulier du « Temps ». A Londres, l'accord est presque fait. Jamais les relations n'ont été si amicales qu'avec Mussolini, et dès son retour à Paris, Herriot discutera de la reprise des relations diplomatiques.

Pauvre prolétariat qui veut rester aveugle et refuse de reconnaître la réalité des faits ! Va-t-il longtemps encore se laisser conduire par tous ces prestidigitateurs qui sont plus dangereux pour la classe ouvrière que toute la bourgeoisie qui, au moins, se présente à nous sous son jour véritable ?

J. G.

ANGLETERRE

ON REPARLE A NOUVEAU D'ELECTIONS GENERALES

Londres, 22 juillet. — Les deux défaites subies hier soir et ce matin à une heure par le Gouvernement aux Communes soulèvent à nouveau la question de la date des prochaines élections générales. Jusqu'ici, les députés libéraux n'avaient pas trop osé se prononcer, leur campagne n'étant guère avancée, mais depuis que les leaders du Parti, MM. Asquith et Lloyd George et Sir John Simon, ont visité la majorité des grandes villes et sondé le terrain, les libéraux semblent avoir repris confiance. Aussi ceux d'entre eux qui commentaient cet après-midi dans les couloirs de la Chambre les deux dernières défaites gouvernementales, se risquaient-ils à prédire que des élections générales auraient lieu en janvier prochain. La raison qu'ils mettaient en avant était que les conservateurs sont décidés à ne pas permettre aux travaillistes de présenter le budget, et s'efforcent de faire tomber le gouvernement à la prochaine discussion sur l'adresse en réponse au discours du Trône.

Certains libéraux parlaient même d'élections en novembre afin d'empêcher le gouvernement Mac Donald d'introduire dans le discours du Trône un grand nombre de promesses aux électeurs, promesses qui engageraient des dépenses considérables que les conservateurs et les libéraux ne pourraient accepter.

De toutes façons, si le cabinet socialiste tenait suffisamment pour présenter un nouveau budget, les libéraux se refusent à le voter.

EGYPTE

ZAGHLOUL PACHA PARTIRA VENDREDI POUR LA FRANCE

Le Caire, 22 juillet. — Zaghloul Pacha quittera Alexandrie pour la France vendredi prochain. Des précautions extraordinaires sont prises pour assurer la sécurité du Premier Ministre. Des policiers à cheval et des agents du service d'ordre feront un cordon ininterrompu depuis la demeure de Zaghloul Pacha jusqu'à la gare, dont l'accès sera interdit au public.

BRÉSIL

LES TROUPES FEDERALES BOMBARDENT SAO PAULO

New-York, 22 juillet. — Dans un sans-fil, le vapeur « Pan-American » dit avoir intercepté un radio-télégramme de Buenos-Ayres, annonçant que les troupes fédérales ont bombardé Sao Paulo faisant de nombreuses victimes parmi la population civile. Des milliers d'habitants se sont réfugiés à Santos.

D'autre part, une information venant également de Buenos Ayres assure qu'environ 3.000 civils ont été blessés au cours du bombardement intensif dirigé dimanche dernier contre Sao Paulo.

ÉTATS-UNIS

M. J. P. MORGAN VA VENIR EN EUROPE

New-York, 22 juillet. — M. J. P. Morgan, qui part samedi pour l'Europe, a déclaré au cours d'une interview que son séjour en Europe n'avait rien à voir avec l'emprunt allemand et qu'il y allait uniquement pour prendre ses vacances régulières. Il ajouta qu'il passerait la plus grande partie de son temps en Angleterre, en France et en Écosse.

Il est peut-être intéressant de noter que de nombreux Américains de marque sont actuellement en Europe : MM. Thomas Lamont et Georges Whitney, tous les deux membres de la Banque Morgan, M. Mellon, M. Otto Kahn, de la Compagnie Otto Kahn, M. Harries, M. Owen Young, deux ou trois autres grands financiers et pratiquement tous les représentants des banques de New-York.

LA PERTE DU « BOSTON »

New-York, 22 juillet. — Le vapeur « Boston » qui transportait environ 400 passagers à New-York, est entré en collision avec un navire au large de Rock Island la nuit dernière. Il faisait un épais brouillard. Le « Boston » fit eau rapidement après le choc. Plusieurs vapeurs ont répondu aux appels de détresse mais la tâche des sauveteurs est rendue particulièrement difficile, le vapeur en détresse ne pouvant faire connaître exactement sa position. En effet, ses machines sont noyées et sa sirène ne peut fonctionner.

Des remorqueurs s'efforcent actuellement d'empêcher le « Boston » de sombrer.

Quatre hommes de l'équipage ont été tués, mais on a de vives inquiétudes sur le sort de plusieurs embarcations remplies de passagers et qui n'ont pas encore été retrouvées.

LE BUT DU VOYAGE DE M. HUGHES EN EUROPE

Washington, 22 juillet. — Dans certains milieux généralement bien informés, on admet que le but réel — bien que strictement officieux — du voyage que M. Hughes effectue actuellement en Europe, est d'agir en faveur du Plan Dawes et de préparer le terrain pour une coopération européenne dans un nouvel effort en vue du désarmement.

Washington, 22 juillet. — A la Maison Blanche on déclare que le discours prononcé par M. Hughes au dîner du Pilgrims-Club, reflète exactement la politique du gouvernement américain envers l'Europe. La tenue de ces déclarations a d'ailleurs été discutée entre le président Coolidge et M. Hughes, avant le départ de celui-ci pour l'Europe.

RUSSIE

REPRESAILLES CONTRE LES JUIFS

L'enquête ouverte par le Département politique à la suite de la révolte des détenus à la prison de Boutyrki (cf le N° précédent de la « Tribune Juive ») a abouti à la déportation de 38 sionistes qui se trouvaient en prison lors des désordres. Ils ont été répartis en trois groupes : l'un a été dirigé en Oural, l'autre au monastère de Solovki, le troisième dans la région de Naryn. Parmi les déportés figure le sioniste connu Isaac Goldberg.

L'INTERDICTION AUX JUIFS DE QUITTER LA RUSSIE

On annonce de Minsk, que presque chaque jour on y amène des dizaines de juifs

arrêtés en passant clandestinement la frontière. Le départ furtif des juifs s'explique par leur situation extrêmement critique en Russie soviétique, ainsi que par la difficulté pour eux d'obtenir l'autorisation de partir à l'étranger.

A TRAVERS LE PAYS

UN ENFANT TOMBE DANS UN PUIT

Montpellier, 22 juillet. — A Aigne, près de Saint-Pons, des enfants s'amusaient autour d'un puits en construction. L'un d'eux, Joachim Montell, 5 ans, se trouvait sur le mur, lorsqu'une pierre s'étant détachée, il fut précipité au fond du puits où il s'est noyé.

UN SLOOP FAIT NAUFRAGE

Brest, 22 juillet. — La mer est démontée par un vent de Sud-Ouest qui souffle sur les côtes.

Le sémaphore de la pointe Saint-Mathieu signale que le sloop « Stephany » de Port-saï, chargé de géométrie, a fait naufrage aux environs de l'île Beniguet. L'équipage a été recueilli par un bateau de pêche.

EGRESE PAR UN CAMION

Vesoul, 22 juillet. — A Passavant, le jeune Roussey, André, 19 ans, qui causait sur la route avec un automobiliste, a été happé par un camion, dont une roue lui a passé sur la tête. Le malheureux jeune homme a succombé.

VOLENTS ORAGES DANS LE MIDI

Toulouse, 22 juillet. — De violents orages sévissent actuellement dans le Sud-Ouest, notamment dans la Haute-Garonne, le Lot, le Lot-et-Garonne, le Tarn-et-Garonne et le Gers, amenant la pluie tant désirée. Malheureusement, la foudre a fait des victimes : Au village de Tudelle, la jeune Odette Saint-Martin a été tuée en faisant rentrer ses troupeaux. A Serres (Lot), Mme Megé, âgée de 45 ans fut foudroyée dans l'aire de sa maison d'habitation en préparant une pâtée pour ses volailles.

Dans la soirée, la grêle a ravagé la région de Cerdère (Pyrénées-Orientales). Les récoltes sont anéanties et de nombreux immeubles ont souffert.

GREVE DE 24 HEURES DES CHAUFFEURS DE TAXIS LILLOIS

Lille, 22 juillet. — Les chauffeurs de la Compagnie Lilloise de taxis-transport ont depuis 14 heures une grève de 24 heures pour protester à propos de leurs salaires qu'ils jugent insuffisants.

UN DRAME DE LA JALOUSIE

Béthune, 22 juillet. — Dimanche dernier, le mécanicien Albert Lamiraux, âgé de 31 ans, se rendit de Paris à Bruay-les-Mines, pour y retrouver la femme Champenois, avec laquelle il avait vécu maritalement pendant quatre années. Il apprit que cette dernière était employée comme servante dans un cabaret de Bruay tenu par M. Hemion, 36 ans.

Lamiraux s'y rendit et comme la femme Champenois se refusait à reprendre la vie commune, il en conçut un vif dépit et crut voir en M. Hemion un rival.

Pendant que le cabaretier se trouvait dans son comptoir, Lamiraux, sortant un revolver, tira sur lui et l'atteignit grièvement.

Le meurtrier a été arrêté.

UN ENFANT TOMBE PAR LA PORTIERE D'UN TRAIN

Toulon, 22 juillet. — Un train venant de Marseille arrivait au passage à niveau du Chemin-de-Plaisance, lorsque le jeune Roche, âgé de quatre ans, tomba par la portière d'un wagon de deuxième classe. Au même instant, la mère et le père de l'enfant se précipitèrent et vinrent s'abattre sur la voie ferrée.

Le jeune Roche fut tué sur le coup ; sa mère, qui a une large blessure à la tête, est dans un état alarmant. L'état du père, adjudant au 4^e bataillon sénégalais, n'inspire aucune inquiétude.

DANS PARIS et sa Banlieue

TOMBE D'UN ECHAFAUDAGE

Hier, à 14 heures, un maçon, Auguste Gibon, âgé de 24 ans, demeurant rue Jean-Reynal, à Meus-sur-Orge, est tombé d'un échafaudage.

Transporté à la Pitié, il est dans le coma.

En lisant les autres...

Toujours la question du remboursement des dettes

La bourgeoisie n'est pas du tout satisfaite envers la Russie. En effet, figurez-vous que ce pays se refuse à reconnaître les dettes contractées par le gouvernement impérial. Or, chacun sait que cette façon d'agir n'est pas du tout dans la règle du jeu. Et le « Temps », naturellement, explique à sa manière la répercussion désastreuse que le non remboursement des dettes a sur l'économie mondiale :

A côté des raisons politiques qui déterminent les gouvernements successifs de la France à orienter l'épargne nationale vers la Russie, il y avait donc des motifs économiques que nous ne sommes pas libres de négliger aujourd'hui. Les placements français en Russie atteignent 15 milliards et en Turquie 3 milliards. Voilà-on quelle influence aurait présentement sur notre change l'afflux de plus d'un milliard de francs-papier sur un total d'importation de 30 milliards ? La corvée des Russes et des Turcs — entre autres — nous oblige à payer de nouveau en travail ce que nous avions déjà payé en argent. Si l'on veut bien se représenter que la vie chère est immédiatement commandée par le change, on voit quelles facilités d'existence seraient consenties au peuple si les Russes acquittaient leurs engagements. Ce n'est donc pas le « capitalisme » qu'il s'agit de protéger, mais les droits du plus humble des habitants de ce pays. Cette année spécialement, où nous allons encore avoir besoin de 8 à 10 millions de quintaux de céréales, notre conscience sur la Russie devrait compenser nos marchés, tandis que nous laissons des commerçants libres régler avec notre monnaie les achats de blé qu'ils font à Odessa.

Ainsi, si la Russie nous donnait les quelques milliards empruntés par le pouvoir tsariste, nous verrions du même coup disparaître le spectre de la vie chère. Ah ! ces économistes du « Temps », qui ont vraiment des trouvailles aussi ingénieuses, que les fabricants de cellules de la rue Montmartre !

Mais laissons-les continuer :

On objectera avec juste raison que la Russie, désorganisée, est dans l'incapacité de livrer les marchandises qu'elle nous donnait avant la guerre. Mais les lois économiques sont indiscutables. Il n'est pas de théorie qui puisse valoir contre les faits. Que la Russie ait nivelé la propriété à l'intérieur, qu'elle ait fait disparaître les grosses fortunes et réparti la terre entre les paysans, qu'elle prétende faire du commerce extérieur un monopole d'Etat, ce sont là des affaires qui la regardent. Pour nous, il nous suffit — et le monopole des Soviets peut faciliter la tâche — que nous soit fournie en marchandises comme par le passé la contre-valeur des annuités de nos prêts. Ajoutons que les marchandises ayant augmenté de valeur par rapport à l'or, la Russie se trouverait gagnée de ce fait prime sensiblement égale au tiers de ses versements. Si les Soviets ne consentent pas à ces échanges, ou qu'il soit plus que jamais besoin de crédit, ils anéantiront tout investissement « capitaliste » dans leur pays.

La Révolution russe n'épouvante plus le capitalisme il est tout naturel que celui-ci veuille aujourd'hui faire de la Russie une immense colonie. Ses richesses naturelles, ses habitants dociles et fatalistes se prêteront merveilleusement à ce plan. Reste à savoir si la Russie saura empêcher le capitalisme de l'investir et d'en faire son esclave pour contribuer au relèvement de celui-ci.

Les divagations de Léon Daudet

L'Action française commence déjà à mener campagne contre Bonnavini. Tout comme si elle redoutait le verdict du jury de la Seine elle part en guerre contre... les jurés, qui sont tous, d'après elle, antifascistes. Cela ne lui suffisait pas encore, elle soutient que la police se met de la partie, en s'appuyant sur le « Libérateur ».

D'ailleurs, voici la prose d'Aliboron en personne :

Prochainement, vont s'ouvrir les débats d'assises concernant l'assassinat du jeune et charmant Bonnavini par un de ses compatriotes, du nom de Bonnavini, engagé, comme garçon de restaurant, chez Noël Peters, passage des Princes. Cette affaire, qui rappelle, par certains côtés, l'assassinat de Marius Plateau, et pour laquelle fait campagne le « Libérateur », — organe de la Sûreté générale, comme chacun sait, — emprunte au circonstance une actualité particulièrement brûlante.

Pour le « jeune et charmant Bonnavini », ce n'est pas trop mal trouvé. Mais le reste, la campagne du « Lib. », organe de la Sûreté, ça sent rudement le moisi. Il serait temps que Léon nous serve autre chose, s'il veut arriver au quatrième million de l'A. F. Car, s'il continue à rabâcher ainsi

la même histoire, les vieilles filles et les vieux marlous de l'aristocratie ne tarderont pas à lui couper les vivres.

Voyons aussi la réception qu'il fit à l'envoyé de Mussolini, lorsque celui-ci vint en France :

Nous avions reçu dans l'intimité, en témoignage de notre affection pour son beau pays, de notre reconnaissance pour la participation de l'Italie à la grande guerre, de notre sympathie aussi pour le magnifique relèvement national de ce grand Chef, au Duc. Comme il l'aimait, son illustre patron, et avec quelle fierté il nous parlait de lui, de son courage, de sa clairvoyance, de son don de familiarité héroïque ! Il n'est rien de plus beau que la vue du dévouement et de la foi, dans une âme jeune, gaie, ensoleillée, comme l'était celle de Bonser. C'est il y avait le dévouement et il avait la foi dans la résurrection de son peuple immortel.

Daudet parle du relèvement national de l'Italie tout comme le président de la République des Soviets. L'huile de ricin, les bastonnades et les assassinats, toutes choses qui sont les meilleures méthodes du fascisme, ont tout à fait l'heur de plaire à notre ventripotent Léon, autrement dit : « Oiseau fleurdelysé ». Si c'est cela du dévouement, et si les sanglants exploits des Chemises Noires ont le don de ramener la foi éteinte et de ressusciter le peuple immortel de la péninsule transalpine, que bien vite les Camelots du Roi nous fassent goûter les joies de la trique et les plaisirs des poignards s'enfonçant dans les chairs ! Nous qui sommes un peuple moribond, nous connaîtrons ainsi la minute divine qui arrachera les vivants de l'empire des morts — si nous voulons nous en tenir à la formule de Daudet.

Et maintenant pour terminer, voici l'érection de la fin. Elle vaut le jus, comme l'on dit :

J'ignore de quelle façon a été menée l'instruction de l'affaire Bonnavini. Ce que je sais, c'est qu'il y a collusion TOTALE entre la Sûreté générale et le « Libérateur », où se mêlent, sous l'œil de la police politique, les attentats d'ordre politique, ainsi que l'ont prouvé surabondamment les affaires Plateau et Philippe Daudet. C'est l'argent de la Sûreté générale — elle en a beaucoup, par la caisse noire des « Pourboires de cercles » — qui a permis au « Libérateur » de devenir quotidien, aussitôt après l'assassinat concerté de notre malheureux enfant, sur l'ordre de Marlier et de Lannes.

Et dire que nous nous désolons pour notre Lib. ce mois-ci. Ah ! pères de nous ! n'avons-nous point à notre disposition l'argent — mais oui l'argent, et du bon encore — de la Sûreté générale ? Allons ! tranquillisons-nous, tant qu'il y aura de la police, le Libérateur vivra.

Nous sommes heureux aussi que toutes les divagations du tapé de la rue de Rome servent au moins à quelque chose. Nos moscouitaires qui sont toujours à bout de copie et d'arguments, les colportent à leur tour un peu partout, pour démontrer que les anarchistes sont des policiers déguisés.

Puis-ont donc ces quelques vomissements du Cochon Royal leur servir de documents dans leur lutte contre l'anarchisme !

La Chambre des Gauches

De Chastenay, dans l'Ere nouvelle :

La Chambre du Carlet ne se présente pas trop mal. Rien ne lui manque. Ni la sympathie ardente des siens, ni la haine farouche de ses adversaires. Puis la tâche qui lui incombe est immense.

J'ai vu de près les membres de la majorité. J'ai senti battre leur cœur. Eh bien ! ils méritent qu'on leur fasse confiance. Il y a là des hommes de bon sens et de conscience. Il y a, là surtout, de très honnêtes gens. J'y insiste à dessein. Car la plaie des Parlements et des démocraties, ce sont les éléments louches et cupides qui ne songent qu'à tirer un profit personnel de leur action politique. Rejoignons-nous donc d'avoir une majorité de députés intègres.

L'idée qui les anime, c'est celle de travailler, de réaliser, de tenir leurs promesses. On leur demande tous les sacrifices nécessaires, ils y consentent avec joie. Malheureusement, la route n'est point toujours libre. Et ils ne sont pas les seuls maîtres des destinées de ce pays.

Nous sommes très heureux d'apprendre que nous avons enfin d'honnêtes représentants. C'est une chose si rare à notre époque, que nous ne pouvons qu'applaudir ces braves gens qui veulent demeurer intègres dans un milieu où il n'y a toujours eu que de la pourriture.

Malheureusement, il y a de grandes chances pour que la Chambre du Carlet ressemble à toutes celles qui l'ont précédée et se perde, elle aussi, aux louches combinaisons des rois de la finance et de l'industrie.

Amis lecteurs

abonnez-vous !

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 23 JUILLET 1924. — N° 35.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

PREMIERE PARTIE

LES DEUX POÈTES

LA, grâce aux matières premières, la papeterie a, dès son origine, atteint une perfection qui manque à la nôtre. On s'occupait alors beaucoup du papier de Chine, que sa légèreté, sa finesse, rendent bien supérieur au nôtre, car ces précieuses qualités ne l'empêchent pas d'être consistant ; et, quelque mince qu'il soit, il n'offre aucune transparence.

Un correcteur très instruit (à Paris, il se rencontre des savants parmi les correcteurs : Fourrier et Pierre Leroux sont en ce moment correcteurs chez Lachevardière L.), donc, le comte de Saint-Simon, correcteur pour le moment, vint nous voir au milieu de la discussion. Il nous dit alors que, selon Kempfer et du Halde, le broussou sonia fournissait aux Chinois la matière de leur papier, tout végétal, comme le nôtre d'ailleurs. Un autre correcteur soutint que le papier de Chine se fabriquait principalement avec une matière animale, avec la soie, si abondante en Chine.

Un pari se fit devant moi. Comme MM. Didot sont les imprimeurs de l'Institut, naturellement le débat fut soumis à des membres de cette assemblée de savants.

M. Marcel, ancien directeur de l'imprimerie impériale, désigné comme arbitre, renvoya les deux correcteurs par devant M. l'abbé Grozier, bibliothécaire à l'Arse-nal. Au jugement de l'abbé Grozier, les correcteurs perdirent tous deux leur pari.

Le papier de Chine ne se fabrique ni avec de la soie ni avec la broussoualia ; sa pâte provient des fibres du bambou trituriées.

L'abbé Grozier possédait un livre chinois, ouvrage à la fois iconographique et technologique, où se trouvaient de nombreuses figures représentant la fabrication du papier dans toutes ses phases, et il nous montra les tiges de bambou peintes en las dans le coin d'un atelier à papier supérieur-ment dessiné.

Quand Lucien m'a dit que votre père, par une sorte d'intuition particulière aux

hommes de talent, avait entrevu le moyen de remplacer les débris du linge par une matière végétale excessivement commune, immédiatement prise à la production territoriale, comme font les Chinois en se servant de tiges fibreuses, j'ai classé tous les essais tentés par mes prédécesseurs et je me suis mis enfin à étudier la question.

Le bambou est un roseau ; j'ai naturellement pensé aux roseaux de notre pays. La main-d'œuvre n'est rien en Chine, une journée y vaut trois sous ; aussi les Chinois peuvent-ils, au sortir de la forme, appliquer leur papier feuille à feuille entre des tables de porcelaine blanche chauffées, au moyen desquelles ils le pressent et lui donnent ce lustre, cette consistance, cette légèreté, cette douceur de safin qui en font le premier papier du monde.

Eh bien ! il faut remplacer les procédés du Chinois au moyen de quelque machine. On arrive par des machines à résoudre le problème du bon marché que procure à la Chine le bas-prix de la sa main-d'œuvre.

Si nous parvenions à fabriquer à bas prix du papier d'une qualité semblable à celui de la Chine, nous diminuerions de plus de moitié le poids et l'épaisseur des livres.

Un Voltaire relié, qui, sur nos papiers vélin, pèse deux cent cinquante livres, n'en pèserait pas cinquante sur papier de Chine. Et voilà certes une conquête.

L'emplacement nécessaire aux bibliothèques sera une question de plus en plus difficile à résoudre à une époque où le rapetissement général des choses et des hommes atteint tout, jusqu'à leurs habitations.

A Paris, les grands hôtels, les grands appartements seront tôt ou tard démolis ; il n'y aura bientôt plus de fortunes en harmonie avec les constructions de nos pères.

Quelle honte pour notre époque de fabriquer des livres sans durée ! Encore dix ans, et le papier de Hollande, c'est-à-dire le papier fait en chiffon de fil, sera complètement impossible. Or, votre frère m'a communiqué l'idée qu'avait eue votre père d'employer certaines plantes fibreuses à la fabrication du papier ; vous voyez que, si je réussis, vous avez droit à...

En ce moment, Lucien aborda sa sœur et interrompit la généreuse proposition de David.

Je ne sais pas, dit-il, si vous avez trouvé cette soirée belle, mais elle a été cruelle pour moi.

Mon pauvre Lucien, que t'est-il donc arrivé ? dit Eve en remarquant l'animation du visage de son frère.

Le poète irrité raconta ses angoisses, en versant dans ces cœurs amis les flots de pensées qu'il l'assailaient. Eve et David écoutèrent Lucien en silence, affligés de voir passer ce torrent de douleurs qui révélait autant de grandeur que de petitesse.

M. de Bargeton, dit Lucien en terminant, est un vieillard qui sera sans doute bientôt emporté par quelque indigestion ; eh bien, je dominerai ce monde orgueilleux ; j'épouserai madame de Bargeton ! J'ai lu dans ses yeux, ce soir, un amour égal au mien. Oui, mes blessures, elle les a ressenties ; mes souffrances, elle les a calmées ; elle est aussi grande et noble qu'elle est belle et gracieuse ! Non, elle ne trahira jamais !

— N'est-il pas temps de lui faire une existence tranquille ? dit à voix basse David à Eve.

Eve pressa silencieusement le bras de David, qui, comprenant ses pensées, s'empres-sa de répondre à Lucien les projets qu'il avait médités.

Les deux amants étaient aussi pleins

(A suivre.)

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Syndicats et coopératives

Les conflits douloureux qui existent à la « Verrerie Ouvrière » d'Albi entre le personnel et la direction ; à la « Famille Nouvelle » entre sociétaires, font un devoir aux militants d'étudier consciencieusement le chapitre des rapports qui doivent exister entre syndicats et coopératives.

Le syndicalisme et la coopération sont deux moyens de libération. Ils doivent s'épauler mutuellement.

Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Coopératives et syndicats ont été tellement galvaudés que beaucoup de camarades n'y ont plus grande confiance, ce qui est un tort. Si les militants sincères et désintéressés n'abandonnaient pas les organisations dans des moments de dégoût, les frelons ne feraient pas tant de mal dans les ruches ouvrières.

Quels que soient les déboires et les imperfections des syndicats et des coopératives, ils constituent néanmoins des organismes de défense ouvrière. Au lieu de s'en désintéresser, il faut y adhérer ou y demeurer afin d'aider au redressement.

En ce qui concerne les syndicats et les coopératives de production, nous publions, à titre documentaire, le contrat suivant :

(CONVENTION conclue, le 23 septembre 1923, entre la Confédération générale du travail et la Chambre consultative des Associations ouvrières de production, concernant les relations entre Syndicats et Coopératives de production.)

« Les coopératives de production sont des institutions qui, par leur nature, ne poursuivent aucun profit et, par leurs buts, constituent des éléments d'une société nouvelle.

« Les organisations syndicales doivent donc les considérer sous cet aspect dans les relations qu'elles sont appelées à avoir avec elles.

« Les organisations coopératives ont, par contre, le devoir de rechercher le moyen d'organiser le travail de leur personnel en conformité avec les revendications syndicales.

« Toutes les coopératives de production ne peuvent être mises en état d'infériorité vis-à-vis de leurs concurrents privés sous peine de disparaître et de ne plus remplir complètement leur rôle.

« Il semble donc nécessaire que des contrats collectifs de travail soient passés entre les organisations coopératives et les organisations syndicales régulièrement adhérentes à la C.G.T. et comprenant naturellement dans leur sein des professions occupées par les sociétés coopératives.

« Ces contrats doivent particulièrement viser le recrutement du personnel, les salaires et les modalités appropriées des heures de travail.

« Dans ce cas, les sociétés coopératives de production devront s'engager, pour le recrutement du personnel, à s'adresser aux organisations syndicales intéressées et à ne s'adresser ailleurs que dans le cas où les organisations syndicales ne seraient pas en mesure de leur fournir un personnel professionnel et apte aux fonctions pour lesquelles il serait appelé ou, si les sociétés coopératives se trouvent dans l'obligation de confier à leurs propres militants les

fonctions disponibles. Mais en tout état de cause, ce personnel devra donner son adhésion au syndicat contractant.

« En cas de grève coopérative partielle ou générale de la corporation représentée par les syndicats intéressés, leurs adhérents travaillant à la coopérative ne participeront pas au mouvement, c'est-à-dire continueront à travailler.

« Les coopératives s'engagent, par contre, à mettre immédiatement en application les modifications de travail contenues dans le cahier de revendications.

« Pour les augmentations de salaires, les coopératives s'engagent à appliquer les nouveaux tarifs obtenus aussitôt le mouvement de grève terminé ; cette application aura un effet rétroactif depuis le premier jour de la grève.

« Les membres de la corporation en grève travaillant dans les sociétés coopératives contractantes, devront soutenir moralement et pécuniairement leurs camarades en lutte. « Ils devront souscrire aux obligations que décidera le syndicat sous forme d'une imposition sur leur salaire ; cette imposition ne pourra être supérieure à 30 %.

« Au cas où les revendications concernant les conditions de travail n'auraient pas été obtenues dans leur totalité, les coopératives n'appliqueront que les avantages acquis.

« Lorsque les syndicats n'auront pu obtenir la signature d'une convention-contract ou accord avec les maisons similaires et qu'ils prétendront qu'il est résulté du mouvement des modifications dans les conditions de travail ou de salaires, il y aura lieu d'avoir recours obligatoirement à la nomination d'une Commission composée en parties égales de représentants de la coopérative et du personnel qui, pour ces derniers, doivent être choisis en partie parmi les représentants qualifiés du syndicat intéressé.

« Cette Commission aura pour mission de constater le taux des salaires généralement appliqués ainsi que les conditions de travail.

« En ce qui concerne les grèves générales ou partielles de protestation d'un caractère social, régulièrement décidées par la Confédération Générale du Travail, cette dernière prendra une décision spéciale concernant la participation ou la non-participation du personnel des coopératives de production au mouvement engagé. Les coopératives devront se conformer strictement à la décision qui sera prise à leur sujet.

« En cas de différends de toute nature portant sur les conditions de travail, embauchage, débauchage, salaires, etc., qui ne pourraient être solutionnées par la Commission indiquée plus haut, les litiges seront soumis en dernier ressort à l'arbitrage de quatre délégués, désignés en partie égale d'une part par la Chambre Consultative des Associations ouvrières de production et d'autre part par la Confédération Générale du Travail.

« Chacune des organisations contractantes s'engagera par avance à s'incliner devant la décision des arbitres. »

NOTA. — Cette présente convention s'applique également pour les coopératives italiennes de travaux publics à l'étranger.

En t'intéressant au développement de ton organisation syndicale en y donnant une activité sérieuse, tu renforces l'espoir d'émancipation de tous les travailleurs. Les syndicats sont groupés dans une Lourse du travail qui englobe tous les métiers, toutes les industries.

Tu te dois de t'intéresser au développement de la petite bourse du travail qui est la Section syndicale de ton arrondissement.

La Section syndicale d'arrondissement englobe toutes les spécialités, et tu te dois d'y assister pour envisager en commun les efforts à tenter pour lutter contre les exploiters et suivre pas à pas la progression de ton syndicat respectif qui ne sera une force que par ton ardeur, ton audace à le défendre contre tous ceux qui l'attaquent ou qui veulent le diviser.

Allons, camarade producteur, n'hésite pas et viens au milieu d'autres camarades pour rendre puissant ton syndicat.

Compagnons de toutes les spécialités techniques, vous assisterez tous à la réunion intercorporative qui aura lieu le

23 juillet, à 20 h. 30
6, rue des Nonnains-d'Hyères

Des camarades du S. U. B. y viendront vous exposer la situation corporative et de l'effort syndical.

Le Conseil du III^e et IV^e.

N. B. — Permanence, adhésions, cotisations, le premier dimanche du mois.

Le chômage et la main-d'œuvre étrangère

A la date du 10 juillet, le nombre des chômeurs secourus en France était de 510, chiffre insignifiant. Mais le nombre des chômeurs réels est plus élevé. Il manque des ouvriers métallurgistes dans la Loire-Inférieure, le Nord, le Bas-Rhin, le Var, le Doubs, la Moselle, la Meurthe-et-Moselle, dans la Seine.

En ce qui concerne la main-d'œuvre étrangère, les opérations de placement ont porté sur 6.539 travailleurs dont 5.907 introduits en France.

Ces 6.539 travailleurs étrangers ont été affectés aux industries ou travaux suivants : mines de fer, 601 dont 555 Italiens ; mines de charbon, 703 dont 648 Polonais ; métallurgie et métaux, 702 dont 241 Italiens et 218 Russes ; terrassement, 657 dont 557 Italiens et 167 Espagnols ; bâtiment, 563 dont 387 Italiens et 102 Belges ; manœuvres, 857 dont 312 Italiens, 128 Grecs et 112 Espagnols ; agriculture, 1.734 dont 1.065 Tchécoslovaques et 490 Polonais.

Au total il a été placé 2.096 Italiens, 1.532 Polonais, 1.167 Tchécoslovaques, 444 Belges, 381 Espagnols, 222 Russes, 162 Grecs et 435 ouvriers de nationalités diverses.

MÉTALLURGIE ET MÉCANIQUE

Les bénéfices de l'exercice 1923

Compagnie des Forges de Commentry et de Neuves-Maisons. — 6.144.009 francs de bénéfices, et un dividende de 75 francs par action.

Etablissements Carrel, Fouché et Cie. — Bénéfices nets, 2.019.201 francs ; dividende, 12 0/0.

Acieries de Paris et d'Outreau. — Les bénéfices de l'exercice 1923 se sont élevés à 5.415.357 francs, alors qu'en 1922, ils n'étaient que de 4.510.207 francs.

Etablissements Decauville Atné. — Bénéfices pour 1923 : 3.017.934 francs.

Electro-Chimie, Electro-Métallurgie et Acieries Electriques d'Ugine. — Bénéfice net, 4.880.000 francs, plus 5.288.000 francs d'amortissements. En 1922, le bénéfice n'était que de 3.330.000 francs.

Chantiers de la Gironde. — Bénéfices : 3.928.250 francs.

Compagnie Française de Matériel de Chemin de Fer. — 3.430.750 francs de bénéfices nets pour 1923.

Construction de Locomotives de Batignolles-Châtillon. — Bénéfices nets, 5.534.444 fr. 33 ; dividendes, 50 francs par action.

Société Rateau. — 2.486.589 francs de bénéfices pour 1923.

Moteurs Salmson. — 3.730.126 francs de bénéfices.

Société Française des Automobiles Zedel. — Bénéfices nets : 2.953.077 francs.

Cyclepompes et Matériel d'Usines à Gaz. — 18.275.104 francs de bénéfices pour 1923, contre 14.392.080 francs l'année précédente.

Compagnie Electro-Mécanique. — Bénéfices : 6.601.164 francs.

Compagnie Française Thomson-Houston. — Bénéfices bruts pour 1923 : 45.696.461 fr. L'année dernière, ceux-ci s'élevaient à 37.584.613 francs.

Renseignez-vous !

AUX ORGANES SYNDICALISTES

Afin de mieux répandre nos idées, il nous faut connaître les titres et adresses des journaux syndicalistes, corporatifs et sympathisants.

Nous nous adressons à tous afin de recevoir les indications nécessaires par lettre ou par l'envoi des organes que nous voulons recevoir.

AUX SYNDICATS AUTONOMES

Les syndicats qui sont autonomes, ceux qui n'adhèrent à aucune C. G. T., ceux qui ne remplissent pas complètement les conditions statutaires (qui sont seulement fédérés ou seulement reliés à leur Union départementale), en un mot toutes les organisations qui se réclament de la Charte d'Amiens et qui ont rompu complètement ou partiellement avec les états-majors sont priées de se faire connaître avec le plus possible de renseignements.

..

Les organes syndicalistes et les syndicats autonomes sont priés d'écrire à Broutchoux, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e).

Sus à l'alcool et aux stupéfiants

Il ne se passe pas de jour que les divers journaux et périodiques n'aient à enregistrer les méfaits de l'alcool et des divers stupéfiants tels que la cocaïne, le tabac, l'éther, la morphine, le café, etc.

Avant-hier encore je signalais, dans le *Libertaire* le cas de ce malheureux père de cinq enfants qui succombait à une attaque de *delirium tremens*, laissant, en outre, une compagne malade, actuellement hospitalisée à la Charité.

C'est le moment que choisissent nos adversaires pour déclencher une attaque de grand style et faire « mousser » telle ou telle marque d'apéritif ou de digestif.

Il faut donc que tous les militants et toutes les organisations d'avant-garde qui ont constaté de visu les ravages considérables que font l'alcool et les stupéfiants dans toutes les classes sociales, joignent leurs efforts aux nôtres et ce, par tous les moyens en leur pouvoir : articles, tracts, réunions, affiches et surtout par l'exemple, car, maintes fois, j'ai constaté que les camarades qui n'avaient pas cinquante centimes pour soutenir telle ou telle grève ou faire un geste utile de solidarité, étaient les mêmes qui vous invitaient à boire la « fatidique tournée » qu'ils n'hésitaient pas à payer dix et vingt fois plus cher.

Nous convions donc tous les militants à assister à une grande conférence organisée par l'Ordre International des Bons Tempeliers, groupant plus de 800.000 membres de toutes nationalités, de toutes couleurs, de toutes conceptions politiques, philosophiques ou religieuses, qui aura lieu samedi prochain 26 juillet, à 20 h. 30, sous la présidence de notre camarade Daudé-Bancel, des Coopératives, assisté de M. Van Rens, de l'Université d'Amsterdam, avec la collaboration des docteurs Capart (Belgique), Boulanger (Belgique), Boucly (Saint-Quentin), Legrain (Paris), Brabant (Brest), Ph. Vincent, Maréchal, Caudron (Paris), et de quantité d'orateurs de l'Ordre, etc., au Musée Social 5, rue Las-Cases (Métro : Solferino).

Tous les anarchistes, communistes, libertaires, secrétaires de syndicats et syndicalistes, végétariens, membres de la Ligue des Droits de l'Homme, de la Libre Pensée, des loges maçonniques, Trait-d'Union, sociétés antialcooliques, groupes espérantistes, féministes, Société de Théosophie, sociétés psychiques magnétiques, guérisseurs, docteurs, dessinateurs, membres de l'Enseignement, de l'A. P., en un mot toutes les organisations sociales progressives et tous les militants voudront bien faire « bloc » avec nous et nous envoyer le plus de monde possible.

Dussent toutes les forces de destruction se coaliser contre nous, nous arracherons, coûte que coûte, les malheureuses victimes à leurs funestes passions.

Ouvriers ! femmes ! enfants ! vous tous mes frères, aidez-nous : de votre action répétée de tous les jours et de votre collaboration dépend le salut universel.

Denis ROUX,

L'impôt sur les salaires

L'impôt inique, comme on l'appelle, est appliqué journellement, et les travailleurs font leur possible pour les cas les plus révoltants.

Malgré le Bloc National, et grâce à l'action directe de 1922, le taux du salaire imposé fut relevé. La campagne de protestation menée par les organisations ouvrières porta ses fruits. La loi fut modifiée en faveur des petits salaires. Elle est en vigueur depuis le 1^{er} janvier 1923, et les nouvelles dispositions se trouvent dans la loi de finances du 30 mars 1923. Comme tous les textes législatifs, celui-ci est fort ténébreux, et pour le faire comprendre nous extrayons d'un article de Quillents les indications suivantes :

« Un célibataire, dans le département de la Seine, n'est plus imposé si son salaire ne dépasse pas 7.000 francs. De même dans les villes dépassant 500.000 habitants, telles Lyon et Marseille, jusqu'à 6.500 fr. Partout ailleurs, s'il ne gagne pas plus de 6.000 francs.

« Le travailleur marié — si sa femme n'a pas de revenus ou salaire personnels — doit ajouter 3.000 francs à son gain propre au-dessus des chiffres indiqués plus haut : 10.000 francs pour la Seine, 9.500 francs pour Lyon et Marseille, et 9.000 francs ailleurs.

« Le quantum dispensé de l'impôt cédulaire s'augmente de 2.000 francs pour tout enfant de moins de dix-huit ans ou infirme et non-salarié, et de 1.500 francs pour toute personne que le contribuable a à sa charge, conformément aux conditions prévues par la loi. Aux déductions qui précèdent, s'ajoute encore une somme de 1.000 francs par an, si le contribuable est mutilé, titulaire d'une pension d'invalidité.

« Le taux de l'impôt est de 6 0/0. Toutefois, la partie qui serait imposable jusqu'au chiffre de 8.000 francs ne le serait qu'à raison de 3 0/0.

« Prenons un exemple :

« Dans le département de la Seine, un travailleur marié ayant deux enfants de moins de 18 ans et non salariés, son père âgé de 70 ans ou infirme ou sa mère, veuve, âgée de 60 ans, vivant avec lui et sans revenus distincts, échappera légalement à l'impôt sur le salaire s'il ne gagne pas plus de 15.500 francs, soit :

« 7.000 francs pour lui ;
« 3.000 francs pour sa femme ;
« 4.000 francs pour ses deux enfants ;
« 1.500 francs pour son ascendant à sa charge.

« 15.500 francs.

« Si, en outre, il est mutilé, titulaire d'une pension, ses revenus annuels jusqu'à 16.500 francs seront exempts d'impôt cédulaire.

« Dans une localité, hors du département de la Seine, autre que Marseille et Lyon

seules villes ayant plus de 500.000 habitants — un ouvrier célibataire gagnant 9.000 francs par an paiera un impôt cédulaire de 3 % sur 2.000 francs et 6 % sur 1.000 francs.

« E. QUILLENT,

« du Conseil Judiciaire de la C. G. T. »

Ces renseignements donnés, n'oublions pas que nous devons être solidaires des travailleurs qui ne veulent pas payer l'impôt inique. Et si une consultation juridique est intéressante pour quelques-uns, l'action directe est bonne pour tous. Défendons-nous par tous les moyens contre l'odieuse impôt sur les salaires.

Communiqués syndicaux

Jeunesse Syndicaliste de Saint-Etienne. — A tous ceux qu'intéresse le mouvement syndical, qu'ils soient jeunes ou vieux, nous adressons un pressant appel pour qu'ils assistent nombreux à l'intéressante causerie que fera notre camarade Argence, ex-secrétaire fédéral et actuellement à la tête du Syndicat des Métaux de Lyon, sur l'origine du syndicalisme et son développement, qui aura lieu aujourd'hui, 23 juillet, à la Bourse du Travail.

Cette causerie entraînera probablement l'ouverture de débats amicaux profitables à tous.

Jeunesse Syndicaliste de Cligny. — Réunion ce soir, à 20 h. 30 précises. Vu l'importance de l'ordre du jour, les copains sont priés d'être exacts.

Boulangers. — Ce soir, à 17 heures, réunion du Conseil, salle des Commissions, premier étage, Bourse du Travail.

Jeunesse Syndicaliste des Métaux. — Convocation parvenue trop tard.

Fédération du Bâtiment. — Réunion de la Commission exécutive ce soir, à 20 h. 30 précises, au siège.

Syndicat des Travailleurs des Abattoirs. — Assemblée générale ce soir, à 20 h. 30, salle Bondy, Bourse du Travail (abattoirs de la Villette, de Vaugirard et de la banlieue).

Jeunesse Syndicaliste des 11^e et 12^e. — Ce soir, à la Maison des Syndiqués, 2, rue Saint-Bernard, réunion de tous les camarades et présence indispensable des organisations syndicales qui ont été convoquées par lettre.

DANS LE S. U. B.

MAÇONNERIE-PIERRE. — Réunion du Conseil ce soir, à 18 heures, Bourse du Travail, bureau 13, 4^e étage.

DEMOLISSEURS ET AIDES. — Les camarades du Conseil et les délégués sont priés de passer ce soir à la Bourse du Travail, au bureau 10, 4^e étage, pour retirer les tracts pour la réunion du dimanche 3 août.

SECTION LOCALE DES 3^e ET 4^e ARRONDISSEMENTS. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, rue des Nonnains-d'Hyères, 6, Paris (4^e).

CONSEIL GENERAL DU S.U.B. — Réunion demain jeudi, à 18 heures, au siège. Les sections techniques doivent veiller à leur représentation. Questions importantes à l'ordre du jour.

La Vie de l'Union Anarchiste

Conseil d'Administration DU « LIBERTAIRE »

Ce soir, à 20 h. 30 précises, réunion du Conseil d'administration au local habituel. Prière à tous les membres d'être présents.

Paris et Banlieue

Groupe Anarchiste Individualiste du 14^e. — Ce soir, à 20 h. 30, rue du Château, 111, réunion du Groupe.

Causerie par un camarade sur « l'Individualisme ».

Les copains et sympathisants sont invités à venir nombreux.

Groupe du 15^e. — Réunion ce soir à 21 heures, rue Mademoiselle, 85.

Causerie par un camarade sur : « L'Action directe : de l'impuissance de l'Action politique à libérer les travailleurs ».

Province

Club anarchiste « les Réfractaires », de Bordeaux (siège, 33, rue Elie-Guttmann). — Demain jeudi, à 21 heures, au siège, causerie entre anarchistes militants et catholiques militants.

Controverse franche et courtoise seule admise. N. B. — Pour conserver la bonne harmonie au sein du Club, les fondateurs se réservent le droit de ne pas admettre les éléments qui, sous prétexte de liberté (?), sortent du cadre de la bonne camaraderie.

Groupe Libertaire de Trélazé. — Le Groupe se réunira le vendredi 25 juillet, à 16 heures, salle de la Maréchère. Que tous les copains fassent le nécessaire pour être présents à la réunion ; tous les lecteurs du « Libertaire » et les sympathisants sont cordialement invités (prêt de livres).

Groupe Anarchiste de Marseille. — Demain jeudi, à 20 h. 30, causerie éducative.

Le camarade Fioncel parlera des « Réalisations pratiques de l'Anarchie ».

Invitation cordiale à tous.

Communications diverses

Club du Faubourg. — « Y a-t-il un snobisme grammatical ? » « Existe-t-il un art de bien goûter les vins ? ». Telles sont les deux questions qui seront jugées samedi après-midi, au Crystal-Palace, devant le tribunal populaire du Faubourg. Une bataille ardente mettra aux prises les partisans et les adversaires du livre « les Soirées du Grammaire-Club ». Accusés : MM. Jacques Boulenger et André Thérive. Quant au professeur Mathieu, défenseur du vin, il aura, pour appuyer sa thèse, deux témoins de marque : M. Barthe, député de l'Hérault, et l'abbé Bergey, curé de Saint-Emilion.

Aux Amis du « Flambeau ». — Les camarades de la région parisienne qui se sont intéressés jusqu'ici au vaillant organe anarchiste de l'Afrique du Nord sont invités à assister à la réunion qui aura lieu ce soir mercredi, à 21 heures, boulevard de la Villette, 122, au café qui fait l'angle de la place du Combat. A cette réunion, un camarade venant d'Alger nous mettra au courant de la situation du « Flambeau » et nous envisagerons ensemble les moyens de le diffuser davantage.

Famille Nouvelle. — Réunion du Conseil d'administration ce soir, à 21 heures, rue de Meaux, 15.

Ordre du jour très important. Présence indispensable de tous.

Groupe de Libre-Pensée et d'Etudes Sociales de Bezon. — Ce soir, à 20 h. 30, réunion extraordinaire : Congrès national de Marseille. Présence de tous indispensable, salle de l'ancienne-Mairie, place de la République.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : René DEVRY

Imprimerie spéciale du *Libertaire*
10-12, rue Paul-Lelong, Paris

La grève des plombiers-poseurs

Après huit semaines de grève effective les plombiers-poseurs réunis hier à la Bourse du travail ont décidé la reprise du travail. Les satisfactions obtenues ne sont pas en rapport aux sacrifices consentis.

Convaincus que continuer cette lutte aurait grevé plus durement notre budget, nous rentrons la tête haute, avec l'engagement de rester unis dans l'organisation syndicale.

Adressent leurs remerciements fraternels à toutes les organisations qui nous ont soutenus dans la lutte par leur concours moral et pécuniaire, se séparent aux cris de Vive le Syndicat.

Le Comité de grève.

La section des plombiers-poseurs élève sa protestation contre l'incurie de l'administration municipale et départementale qui vient de causer la mort de deux ouvriers des P. T. T. dans un égout à Bicêtre.

Les ouvriers plombiers-poseurs journellement astreints aux mêmes accidents dont plusieurs de leurs camarades ont été victimes, ont pourtant dénoncé maintes fois les dangers auxquels ils sont exposés ; mais on n'en a jamais tenu compte.

S'élève une fois de plus contre cette coupable indifférence pour rappeler à l'administration que solidaires de leurs camarades ouvriers des lignes téléphoniques et des égoutiers. Il est nécessaire que des garanties de sécurité leur soient données pour exécuter leurs travaux dans les égouts de Paris et de Banlieue.

Une brochure sur l'apprentissage

La C.G.T. vient de consacrer entièrement le numéro ordinaire de la « Voix du Peuple » à un examen général de la question de l'apprentissage. La liste des chapitres qui y sont contenus suffit à en indiquer l'importance :

Fréquentation scolaire et limite de la scolarité.

Préapprentissage.

Orientation professionnelle.

Enseignement professionnel.

Loi Astier.

Etablissements d'enseignement technique.

Chambres d'apprentissage.

Conseils de métiers.

Tous les militants voudront posséder ce numéro dont il a été fait un tirage à part, afin d'en permettre une large diffusion dans les organisations syndicales.

Prix du numéro : 5 francs. Adresser les commandes à Calveyrach, trésorier de la C.G.T., 214, rue Lafayette. Chèque postal 6.284.

FEDERATION NATIONALE UNITAIRE DES TRAVAILLEURS DES P.T.T.

Section Départementale de la Seine

A tous les travailleurs des P.T.T.

A tous les travailleurs du sous-sol

C'est après-demain, vendredi 25 juillet, que vont avoir lieu les funérailles de nos deux malheureux camarades Laforet et En-traygues.

Les corps partiront de l'Institut médico-légal, place Mazas, (métro quai de la Rapée), à 9 heures du matin. Ils se rendront à l'église Saint-Marcel, puis place d'Italie, où aura lieu la séparation des convois.

Nous donnerons demain, des instructions plus précises pour l'organisation du cortège.

Mais dès aujourd'hui, nous faisons appel à tous les P.T.T., à tous les ouvriers du sous-sol, pour qu'ils assistent en nombre imposant aux funérailles de leurs camarades.

Par l'empressement avec lequel ils répondront à notre appel ils montreront et leur grande sympathie pour leurs deux camarades et leur ferme volonté que cet accident soit le dernier, que ce crime ne se renouvelle pas.

Que dès aujourd'hui tous les camarades prennent leurs dispositions pour prévenir ceux que nous ne pourrions nous-mêmes toucher.

Il faut que la cérémonie soit imposante. Elle le sera.

Le Bureau.

Dans le S. U. B.

Section Locale intercorporative des troisième et quatrième arrondissements

Travailleur syndiqué,

Tu es possesseur d'une carte rouge. Cette carte signifie que tu es organisé aux côtés de tes frères de travail. Cette carte est le signe d'affinité des travailleurs qui tendent à leur émancipation.

En faisant partie de l'organisation syndicale, tu es astreint à des devoirs, à des droits.

Droits : Défendre ta vie contre le patron rapace, assurer ta liberté